

Daniel Drawbaugh

Daniel Drawbaugh était un inventeur présumé du téléphone pour lequel il a demandé un brevet en 1880. C'était un inventeur qui vivait à **Eberly Mills**, près de Harrisburg, en Pennsylvanie.



Drawbaugh est né le 14 juillet 1827 à Eberly's Mills, dans le comté de Cumberland, juste à l'extérieur de Harrisburg, en Pennsylvanie. En 1854, il a épousé Elcetta Thompson. Fils et petit-fils de forgerons, Drawbaugh, selon la légende, manifesta très tôt une fascination pour l'invention si dévorante qu'un professeur le fouetta pour avoir travaillé sur un modèle réduit de moulin à vent pendant les heures de cours. Il gagna ensuite sa vie comme mécanicien, travaillant dans un atelier à l'arrière de l'usine Clover Mill désaffectée, située sur une péninsule ombragée entre le ruisseau Yellow Breeches et le ruisseau Cedar Run, dans le petit village d'Eberlys Mills, dans le comté de Cumberland. Des témoins compatissants ont déclaré que des hommes de main, « dont un bon nombre bricolaient un peu parfois », se réunissaient régulièrement dans l'atelier de Drawbaugh le samedi soir pour jouer au « seven-up » et au tir à la dinde sur la pelouse. Et là, Drawbaugh réparait des horloges, réparait des outils et concevait toutes sortes d'inventions.

En 1856, Daniel a démarré une entreprise commune avec son propriétaire Christian Eberly et il a été obligé de partager les bénéfices. Selon sa nécrologie publiée dans le New York Times le 4 novembre 1911, il a inventé de nombreux appareils, par exemple : une machine à joindre les douelles, des outils pneumatiques, des vérins hydrauliques, des boîtes à lunch pliantes, des séparateurs de pièces et aurait même inventé un téléphone sans fil qui pouvait être utilisé à 4 miles de distance. Il est décédé le 2 novembre 1911, dans son laboratoire alors qu'il travaillait sur une alarme anti-cambriolage sans fil. Plusieurs membres de sa famille survivante du comté de York ont assisté à une cérémonie d'inauguration d'un marqueur historique situé sur le site de l'atelier et de la maison de l'inventeur en 1965. Au cours de sa vie, il a acquis plus de 125 brevets pour diverses inventions. Il était un pionnier dans la pose d'isolant sur des fils électriques et avait une curiosité particulière pour l'électricité et fonda la [People's Telephone Company](#).

Son intérêt pour l'électricité l'a amené à **expérimenter avec des téléphones dès 1861** Il aurait inventé un téléphone (date incertaine) en 1866-67, c'était un instrument qui comprenait une membrane flexible sur une tasse de thé qu'il avait reliée par un morceau de fil à un récepteur alimenté par un électro-aimant. Son frère a déclaré qu'en entendant parler de la « machine parlante » de Drawbaugh, il l'avait accusé « assez sévèrement de perdre son temps sur des inventions stupides. Je lui ai dit qu'elles ne serviraient à rien, qu'il avait une famille nombreuse et qu'il devrait se consacrer à quelque chose qui subviendrait mieux aux besoins de sa famille qu'en travaillant sur ces choses stupides, et que cela ne servirait à rien au final. » Contraint d'accueillir des pensionnaires dans la maison familiale pour payer les factures, sa femme le harcelait à propos de ses activités et aurait cassé son matériel photographique « afin d'empêcher Daniel de s'amuser avec eux ».

Personne ne l'a encouragé à protéger son invention et incapable de payer la demande de brevet, il n'a pas déposé de brevet, mais suffisamment de preuves ont été trouvées pour promouvoir une « défense » devant le tribunal au sujet de sa prétention qu'il avait inventé le téléphone. Des voisins ont témoigné qu'ils avaient entendu une transmission étouffée de mots de l'étage supérieur.

Devant un tribunal de première instance, son cas fut financé par la [People's Telephone Company](#), et brillamment défendu devant le tribunal par Lysander Hill. Mais il « rata tout » en déclarant d'une voix traînante au tribunal : « Je ne me souviens pas comment j'y suis arrivé. J'avais fait des expériences dans cette direction. Je ne me souviens pas non plus d'y être arrivé par accident. Je ne me souviens pas que quelqu'un m'en ait parlé. » Les affirmations de Drawbaugh étaient suffisamment crédibles pour que People's puisse monter une solide défense juridique. Pour soutenir les affirmations de Drawbaugh, la [People's Telephone Company](#) fit venir 300 à 400 témoins qui témoignèrent en sa faveur et enregistrèrent quelque 1 200 pages de témoignages. Drawbaugh émergea des témoins comme l'inventeur américain classique.

Cependant, au tribunal, il a endommagé son cas en disant qu'en 1876, il avait vu l'invention de Bell à l'Exposition du centenaire de Philadelphie mais n'avait fait aucune mention de son invention plus tôt. N'admettant pas sa défaite, la Bell Telephone Company lui a proposé un règlement pour mettre fin à son litige. Les conclusions du tribunal de première instance furent confirmées par la Cour suprême en 1888, comme indiqué dans The Telephone Cases. Drawbaugh était également un adversaire de Marconi. Juste après le succès de Marconi, plusieurs entrepreneurs tentèrent de prendre le contrôle de la télégraphie sans fil, en utilisant Drawbaugh et ses inventions.

L'affaire Drawbaugh a traîné pendant sept ans, jusqu'à ce que la Cour suprême statue finalement par quatre voix contre trois contre la plainte de Drawbaugh, après quoi Drawbaugh a accusé un juge de conflit d'intérêts pour avoir détenu des actions importantes de Bell Telephone.

[La People's Telephone Company](#) a rapidement fait faillite.

Imperturbable, Drawbaugh continua ses accusations contre Bell.

En 1867, il était supposé capable de transmettre une voix humaine qu'il démontrait à sa famille et à ses amis.

A cette époque Alexander Graham Bell serait venu voir le travail de Daniel Drawbaugh.

Peu de temps après la visite de Bell, le magasin de Daniel Drawbaugh a été cambriolé et l'un de ses appareils téléphoniques a été volé.

Lorsque Alexander Graham Bell reçut son brevet le 14 février 1876, Daniel Drawbaugh affirma que c'était son invention, et non celle d'Alexander Graham Bell. Drawbaugh a poursuivi Alexander Graham Bell et l'affaire a duré près de huit ans.

En 1884 lu dans "La Lumière Electrique" On pouvait lire :

AFFAIRE DRAWBAUGH ET L'INVENTION DU TÉLÉPHONE

Le correspondant anglais de La Lumière Electrique a déjà annoncé en quelques mots une nouvelle à sensation : la déchéance des brevets Bell, en Amérique, prononcée dans un procès tout récent.

Cent quarante-cinq témoins affirment, sous serment, avoir vu des téléphones et des microphones semblables à ceux qui sont maintenant en service public; ils prétendent les avoir vus et entendus une dizaine d'années, à peu près, avant que Bell, Edison, Gray, Hughes ne les aient fait connaître, comme étant leur invention récente. M. Daniel Drawbaugh, un ouvrier inconnu, vivant loin du mouvement scientifique, les aurait inventés, construits, montrés à un grand nombre de personnes, dans le courant de l'année 1866. Toutes ces personnes, chose extraordinaire, ont tenu ces inventions secrètes jusqu'au moment où le merveilleux appareil a déjà pris une place importante dans le monde entier.

Si cette histoire s'était passée il y a une cinquantaine d'années, on pourrait admettre facilement qu'un inventeur quelconque, éloigné des centres de la vie scientifique et commerciale, eût pu faire des inventions admirables, sans que le monde entier, sauf son entourage, en eût connaissance. Mais la chose est presque inadmissible à notre époque où les nouvelles se répandent avec une rapidité prodigieuse. On ne peut admettre que M. Drawbaugh, ni ses amis, n'eurent aucune notion des rapides progrès de la téléphonie.

Dans toutes les péripéties par lesquelles les brevets téléphoniques ont eu à passer, dans tous les procès retentissants où les associations les plus influentes, les savants les plus distingués ont joué un rôle, où des capitaux immenses ont été engagés, nous n'avons pas vu apparaître le nom de M. Drawbaugh. Il surgit maintenant, comme un deus ex machina, dans le procès que la Compagnie américaine du téléphone Bell a intenté à la People Telephone C° de New-York.

Une revendication aussi tardive est tout à fait extraordinaire !

Quoi qu'il en soit, nous donnons, d'après l'Electrical Review, la description et les figures des appareils revendiqués par M. Drawbaugh.

Les appareils qui, selon les témoins, ont été construits en 1866, sont représentés par les figures 1, 2 et 3. Le transmetteur se compose d'une tasse à thé D, sur laquelle est fixée une membrane B. Au centre de cette membrane est disposée une tige C, munie à son bout inférieur d'une plaque E, qui appuie sur une poudre métallique ou sur du charbon pulvérisé, lequel repose sur une autre plaque métallique qui sert d'électrode. Le courant entre par le fil H, traverse la poudre comprimée, et sort par le fond métallique de la tasse et le fil G.

C'est absolument le « tension regulator » d'Edison. Il se rapproche surtout de la forme que lui a donnée M. Righi. Les ondes sonores, qui viennent frapper la membrane B doivent fatalement faire varier l'intensité du courant.

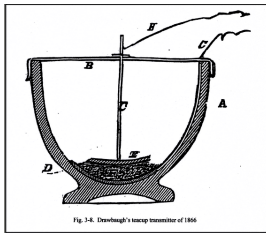


Fig 1

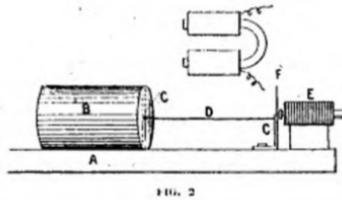


fig 2

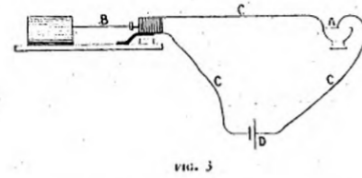
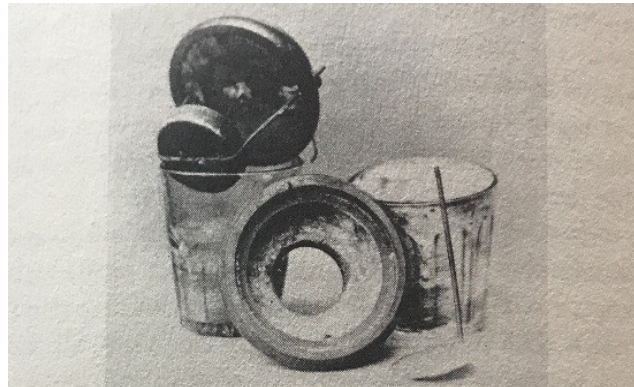
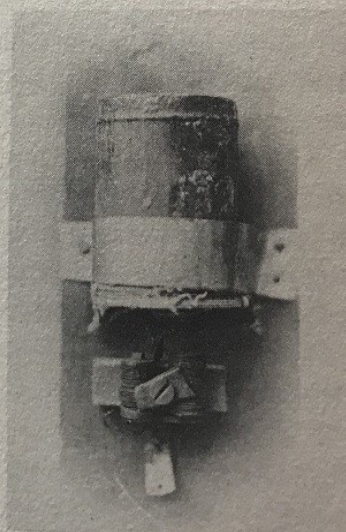


fig 3

Le récepteur (fig. 2) est un appareil qui ne diffère en rien de ceux que Bell a construits en premier lieu, sauf quelques modifications insignifiantes. Sur une planchette A est fixée une boîte en ferblanc B (cette fois ayant servi à contenir de la moutarde) dont l'orifice est fermé par une membrane C. Un fil la réunit avec un armature en fer doux F, fixée sur un ressort, et faisant face aux pôles d'un électro-aimant E. Le courant de la pile, transformé en courant ondulatoire par le transmetteur, traverse les spires de cet électro-aimant, et fait vibrer la membrane à l'unisson des ondes émises devant le transmetteur. La figure 3 montre comment les deux appareils sont réunis. Il n'y a aucune raison pour que les appareils ainsi combinés ne marchent pas passablement bien. On prétend qu'ils ont été construits en une année, en 1866. Cela seul suffirait à mettre M. Drawbaugh au rang des plus grands inventeurs connus. Et c'est cette circonstance même qui nous fait douter de l'exactitude des affirmations qui nous viennent d'Amérique. Les dix années suivantes n'ont pas été moins fécondes que la première. On croirait voir la répétition générale de ce qui s'est passé après la publication de l'invention de Bell. On voit apparaître tous les principaux perfectionnements que les inventeurs ont apportés aux téléphones et aux microphones jusqu'à ces derniers temps. Nous y retrouvons des microphones à charbons, des téléphones à aimant permanent, des bobines d'induction, des embouchures et des combinaisons de ces appareils, absolument semblables à celles que l'on emploie couramment aujourd'hui. En 1867 et 1868, le transmetteur et le récepteur avaient été perfectionnés. L'appareil était muni d'une embouchure. Le corps microphonique était suspendu au lieu d'être appuyé contre le fond de la boîte. Dans le récepteur, l'armature de l'électro-aimant était fixée directement sur la membrane, ce qui rendait l'instrument plus compact, et... plus semblable aux inventions postérieures. Vient ensuite l'invention du transmetteur et récepteur magnétique. La figure 6 représente un téléphone à aimant permanent g, avec des bobines polaires, tout à fait semblable au téléphone Bell, modèle à deux pôles, qui fut ultérieurement réinventé et breveté en Allemagne par la maison Siemens. 1873 ou 1874, on revient au récepteur avec un aimant excité par une pile, et on produit un instrument parfait, avec un réglage délicat et un agencement compact et commode. En 1875 apparaît le téléphone de ce qu'on a fait après Bell, sous la dénomination de téléphone montre. L'aimant est courbé en spirale, pour pouvoir mettre dans un petit espace un aimant d'une longueur suffisante. Le noyau de la bobine est réglé. En 1876, nous trouvons un transmetteur, avec des morceaux de charbon de cornue, maintenus sous une pression constante au moyen d'un ressort. La forme de cet appareil est presque identique avec celle qu'ont eu les premiers transmetteurs à charbon d'Edison, que nous ayons vus en Europe. Enfin, dans le courant de cette même année, M. Drawbaugh a combiné un appareil pratique (fig. 10), un transmetteur placé dans une boîte se fixant au mur, munie d'une sonnerie, d'une bobine d'induction.



35a. "F" transmitters—original and improved versions.



35b. "B" the improved can receiver.

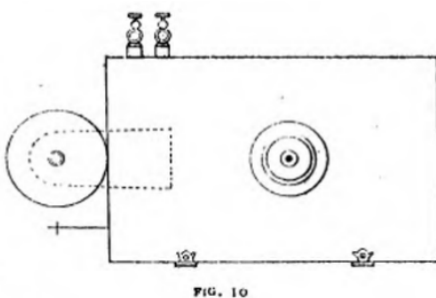


FIG. 10

C'est le type qui est maintenant presque partout en usage. C'est la disposition qui porte les noms de Blake, Berliner et autres. Nous ne savons pas ce qu'est devenu M. Drawbaugh après 1876. A cette date mémorable commence la révolution que Bell a fait subir à la télégraphie. Bell a été célébré par le monde entier, il a eu tous les honneurs, la Société Bell a obtenu un monopole des plus absolus et des plus larges au monde. Pendant ce temps que faisait Drawbaugh ? On ne savait même pas qu'il existait. Il a regardé les sociétés se développer et s'enrichir, il a entendu les controverses retentissantes à propos des contestations sur la validité des brevets, il a vu mettre au grand jour une foule d'antériorités probables et improbables, que l'on ramassait dans toutes sortes de publications anciennes, et lui, inventeur d'un système de téléphonie des plus complets, dépassant chacun de ses contemporains, il n'a pas dit un mot de ses droits légitimes à la priorité ! On conçoit qu'après cela nous n'admettions pas sans de nouvelles preuves les revendications qu'il fait aujourd'hui.

UNE ANTÉRIORITÉ AU TELEPHONE.

— Pendant le procès entre la [People's Telephone C°](#) et l'American Bell Telephone C° en Amérique, la publication du telephone parlant de M. Drawbaugh a créé un int considérable en Angleterre. Le tribunal a prononcé la déchéance du brevet Bell en Amérique, en décidant que Graham Bell n'était pas le premier et le vrai inventeur du téléphone selon la loi américaine sur les brevets. On a montré un certain nombre d'instruments que Drawbaugh pretend avoir construits de 1866 à 1876, et qui sont identiquement les mêmes que les téléphones Bell, et les transmetteurs à charbon employés aujourd'hui. Le transmetteur de 1866-1867 consiste, par exemple en une plaque vibratoire, avec un levier qui porte sur une poudre métallique contenue entre deux électrodes en circuit avec la ligne. Le transmetteur de 1876 consiste en un microphone de deux blocs en charbon dur tenus ensemble par des ressorts, le circuit étant fermé sur une bobine d'induction. Son récept. ur de 1866-67 est un électro-aimant qui attirera une armature vibrante en fer doux relié à un diaphragme; le récepteur de 1875 est un aimant ; ermanent avec des bobines autour de son pôle attirant une armature en fer doux, absolument identique avec celui qu'on emploie aujourd'hui. De fait, la similitude des appareils de Drawbaugh avec ceux dont on se sert maintenant fait naître des soupçons : sujet de la date de leur invention que le silence remarquable gardé autour de ces instruments n'est pas de nature à faire disparaître, malgré la décision des tribunaux américains, et il nous semble que les prétentions extraordinaires de Drawbaugh demandent une plus ample confirmation.

J. [MUNRO](#).

Affaire [People's Telephone C° Drawbauh](#)

Lire la [cinquième revendication](#) du brevet du 7 mars 1876, la Cour suprême s'est finalement prononcée à l'encontre de la demande de Drawbaugh, après quoi celle-ci a accusé un juge de conflit d'intérêts d'avoir détenu un stock important dans la Bell Telephone.

La question de priorité pour l'invention du téléphone semble vouloir donner lieu à une série interminable de procès aux Etats-Unis. A peine l'affaire Drawbaugh est-elle terminée, qu'un autre prétendant, M. Meucci, nu italien, prétend avoir inventé ce qu'il appelle un « télégraphe phonique » pour lequel il a pris un « caveat » en 1871, étant trop pauvre pour payer ks frais d'un brevet. Comme pour tous les autres inventeurs un grand nombre de témoins déposeront en faveur de M. Meucci, une Société est déjà formée pour revendiquer ses droits, et on a commencé par breveter son invention de 1870.

La People's Telephone Company a rapidement cessé ses activités. Imperturbable, Drawbaugh poursuivit ses revendications contre Bell.

Daniel Drawbaugh Par Henry Childs Merwin Édition de septembre 1888 À environ trois milles à l'ouest de la ville de Harrisburg, en Pennsylvanie, se trouve un petit hameau parfois appelé Milltown, mais communément connu sous le nom d'Eberly's Mills. Le pays adjacent se compose de terres arables, détenues principalement par des fermiers aisés d'origine hollandaise. Le village est très petit, la plus grande partie étant incluse dans la propriété du moulin à farine d'où son nom est dérivé, et qui comprend le moulin lui-même, une maison en pierre et deux ou trois maisons en bois avec les terrains attenants, le tout couvrant environ dix acres. Les habitants du village sont de nature diverse et loin d'être aussi aisés que les fermiers voisins. Outre le meunier et son assistant, il y avait, au début des années 70, Daniel Fetrow, le forgeron ; Amos Frownfelter, un journalier ; Norman Kahney, le tonnelier ; le vieux John Heck, qui « travaillait avec les fermiers » ; le commerçant et quelques autres. Henry Yetter tenait autrefois une petite taverne à Eberly's Mills et « exerçait aussi une activité de boucherie ». Il était rare que les gens y restent longtemps et les résidents changent entièrement au moins aussi souvent que la peau humaine se renouvelle. Il n'y avait ni charpentier ni cordonnier ; mais, comme l'a déclaré l'un des témoins dans l'affaire American Bell Telephone Company contre People's Telephone Company, « un bon nombre d'entre eux bricolaient parfois un peu ». Eberly's Mills n'est pas sur la ligne d'un chemin de fer, mais les villageois prennent les wagons à la gare de White Hill, sur la route de la vallée de Cumberland, à seulement un mile ou deux de distance, d'où ils reçoivent également leur courrier tous les jours « à pied », comme l'a fait remarquer facétieusement un autre témoin, qui avait lui-même été « honoré du poste de messenger postal ». Le centre des commérages était bien entendu le « magasin » qui, comme c'est l'habitude dans de tels quartiers, servait en quelque sorte de club pour les habitants masculins. Le samedi soir, ils y mangeaient des « glaces et autres » et la fréquentation était toujours nombreuse. En tant que dépôt commercial, il ne semble pas avoir été un succès. Il changeait assez souvent de mains et fut une fois presque anéanti par une explosion. C'était à l'époque d'Abner Wilson qui, pour citer encore le témoignage, « y avait un magasin pendant un certain temps, mais ayant un baril de poudre trop près du feu, il a explosé, lui ou les marchandises. Certaines se sont allumées, d'autres non ; certaines ont brûlé avant de s'allumer. Cela a si complètement brisé la carcasse de la maison dans laquelle il se trouvait qu'il est parti et n'est jamais revenu. Après quoi, peut-être un an plus tard, une nouvelle carcasse a été préparée pour abriter le magasin, dans lequel Jeremiah Fry a conservé quelques articles. C'est tout ce dont je me souviens de l'activité du magasin à Eberly's Mills. » Il y avait un autre endroit qui servait de lieu de rencontre aux villageois et aux gens de l'extérieur. Le samedi soir surtout, « nous, les garçons et un groupe qui se réunissait habituellement là-bas », jouions souvent tranquillement au « seven-up » ; et il est rapporté qu'un jour, un « turkeyshoot » y fut « joué » au même endroit. C'était l'atelier de Daniel Drawbaugh, mécanicien et inventeur. Sa situation était pittoresque. Derrière le moulin à farine, une route bordée d'herbe et ombragée d'arbres descendait sur une courte distance jusqu'à un vieux moulin inutilisé, dans une partie duquel se trouvait l'atelier de Drawbaugh. Cedar Run, le ruisseau qui fait tourner le moulin à farine, coule à proximité de l'atelier et, juste en dessous, se jette dans le ruisseau Yellow Breeches, de sorte que l'ancien moulin à trèfle, comme on l'appelle, se dresse sur une presqu'île. C'est ici que « Dan », comme tout le monde l'appelait, réparait les horloges et les outils de la campagne et inventait, ou du moins fabriquait, ces appareils qui faisaient l'admiration des villageois. Comme d'autres personnages historiques, Daniel Drawbaugh a été peint dans des couleurs si diverses que les deux portraits peuvent difficilement être attribués au même original. L'objectif de la Bell Telephone Company était bien sûr de le représenter comme un imposteur et un charlatan, et il était également dans son intérêt de prouver qu'il avait toujours eu beaucoup d'argent et qu'il aurait pu facilement se permettre un brevet pour sa prétendue invention du téléphone. Le Drawbaugh de la Bell Company est donc l'homme le plus riche du village, mais c'est un personnage ignorant, sans scrupules, vaniteux et fourbe. L'autre image est l'œuvre de la People's Telephone Company, une société qui a racheté en 1879 les droits de Drawbaugh sur le téléphone et qui se composait au début de MM. Klemm, Loth, Marx, Wolf, Levy et quelques autres. Selon leur histoire, le mécanicien d'Eberly's Mills est un homme d'un génie inventif merveilleux, créateur de nombreux dispositifs de valeur ; un homme simple d'esprit, ingénu, strictement honorable, qui s'est consacré pendant de nombreuses années à l'invention du téléphone avec une telle ardeur qu'il est tombé dans une pauvreté abjecte et que sa famille manquait continuellement des choses nécessaires à la vie. En fait, il était si pauvre, disent-ils, qu'il n'avait pas les moyens de prendre un brevet, et c'est pour cette raison que, bien qu'il ait fait cette invention au moins dès 1874, on n'en a pas entendu parler dans le monde avant 1879. Il est évident que ces deux portraits ne sont que des esquisses et que de nombreux détails peuvent être complétés sans nécessairement faire violence à l'un ou à l'autre. Il ressort clairement du témoignage de Drawbaugh que, quoi qu'il puisse être par ailleurs, c'est un homme intelligent, qui parle bien et ne manque pas d'humour. Il a lu tous les livres, en particulier les traités scientifiques ou mécaniques, qui lui sont tombés sous la main, et il est principalement autodidacte. Lorsqu'on lui a demandé si dans sa jeunesse il avait fréquenté une académie ou seulement les écoles publiques, il a répondu : « Juste des écoles publiques ; et quand j'y suis allé, elles étaient très publiques. » C'est aussi, sans aucun doute, un homme travailleur, bien qu'une grande partie de son travail ait été de type bricoleur et n'ait produit que très peu d'avantages pour lui-même ou pour les autres. On lui reprochait continuellement de gaspiller son temps dans des travaux inutiles, alors qu'il aurait pu exercer son métier de mécanicien. Son frère John, communément appelé « Squire » Drawbaugh, lui faisait souvent des remontrances à ce sujet. « Quand j'ai découvert pour la première fois, dit-il, qu'il travaillait sur cette machine parlante, comme on l'appelait alors, j'ai accusé Dan de perdre son temps à des inventions stupides. Je lui ai dit qu'elles ne serviraient à rien, qu'il avait une famille nombreuse et qu'il devait s'intéresser à quelque chose qui ferait vivre sa famille mieux que de travailler à ces choses stupides ; et que cela ne servirait à rien en fin de compte, qu'il était un mécanicien extraordinaire et que les gens le savaient ; qu'il pouvait facilement trouver du travail et gagner sa vie pour sa famille. » Mme Drawbaugh n'est mentionnée qu'incidemment, ici et là, mais il semble qu'elle était le soutien principal de la maison. C'est probablement grâce à ses efforts que les enfants étaient bien habillés et que la maison était bien tenue. Elle prenait des pensionnaires de temps en temps ; et, en épouse sage et prudente, elle ne consentirait pas à une vente de la propriété à moins que l'argent de l'achat ne soit investi dans une autre maison. Mme Drawbaugh désapprouvait naturellement, plus catégoriquement que quiconque, les caprices de son mari au magasin ; et, comme cela n'est pas inhabituel chez les femmes économes et énergiques, elle avait peut-être un peu de mégère dans son caractère. Tous les habitants d'Eberly's Mills obtenaient leur eau potable d'une source qui se trouvait près du mur de la maison d'Ephraim Holsinger. C'était mauvais du point de vue sanitaire, mais cela donnait lieu à des commérages, et Holsinger répète certaines remarques que Mme Drawbaugh avait faites devant lui, alors qu'elle se reposait un moment après avoir rempli son seau. « Je l'ai entendue dire », témoigne-t-il, « Dan était dans cette vieille boutique, perdant son temps, alors que la famille ne savait presque pas comment se procurer de quoi manger. Elle m'a également dit dans mon bureau qu'elle avait détruit beaucoup de photographies et d'autres choses dans la maison, afin d'empêcher Dan de s'amuser avec eux. »
--

Il est également prouvé que Daniel Drawbaugh était un homme sobre. Personne ne témoigne du contraire, et un témoin déclare : « Je ne crois pas l'avoir jamais vu boire un verre de whisky. Parfois, il prenait un verre de bière, mais pas à moins que quelqu'un ne le lui achète. »

Drawbaugh était donc certainement intelligent, drôle, travailleur, sobre. Je vais essayer de découvrir plus loin ce qu'il en était de son caractère, s'il avait ou non un génie inventif de haut niveau, et à quel point il était pauvre ; mais il serait peut-être bon de le laisser d'abord parler pour lui-même. En 1878, quelques années après l'époque selon son récit, il avait inventé le téléphone, une histoire du comté de Cumberland, qui comprend Eberly's Mills, fut publiée, et en annexe une courte biographie de Drawbaugh fut imprimée. Pour ce privilège, le sujet de l'esquisse paya dix dollars, fournissant lui-même le manuscrit. Il employa un instituteur pour rédiger le récit et le réécrivit de sa propre main .

L'original (dont la copie imprimée diffère très peu) est en partie le suivant : —

« Daniel Drawbaugh, l'un des plus grands génies inventeurs de notre époque (si prolifique en grands hommes), est le sujet de cette esquisse. Daniel Drawbaugh est né en 1850, dans le village tranquille et retiré de Milltown, à trois milles au sud-ouest de Harrisburg, où il a passé la plus grande partie de sa vie active, concevant et produisant, grâce aux conceptions d'un cerveau exceptionnellement fertile, une vingtaine d'inventions, de machines et d'appareils utiles. Il apparaît, en examinant une liste de ses inventions, que les intérêts manufacturiers de la localité pendant son enfance ont orienté ses pensées et motivé ses actions. » Il procède à l'énumération d'une liste de ses inventions comme suit : « Sa première invention fut une machine à scier automatique ; puis un certain nombre de machines utilisées dans la fabrication de wagons ; puis une machine à percer les tenons à rayons ; puis une machine à scier les tenons ; une machine à joindre les douves de barriques, brevetée en 1851. Cette machine a été assez largement introduite et ses mérites ont été appréciés. Une machine à meuler automatique fut ensuite inventée pour répondre à une demande créée par l'introduction de la dégauchisseuse ; puis plusieurs machines pour fabriquer des douelles et des bardeaux, toutes brevetées en 1855 ; après quoi des machines pour arrondir, étamer, tailler, dresser et finir à l'extérieur des tonneaux furent inventées ; elles furent à nouveau suivies par un dispositif pour faire fonctionner les meules, un pour dresser les meules, un dispositif pour élever le grain dans les moulins. Il inventa ensuite et fit breveter quatre améliorations dans l'alimentation des plaques à clous ; puis une machine à clous et un nouveau modèle de clous. La photographie retint ensuite son attention. Il se prépara à agir dans ce domaine en fabriquant son propre appareil photo, meula et monta des lentilles achromatiques pour appareil photo, prépara les produits chimiques nécessaires et améliora le procédé d'agrandissement des images. Ensuite, l'électricité et les machines électriques attirèrent son attention, et une machine électrique fut produite en laissant de côté la pile galvanique et la pile électrique ; puis une machine pour la télégraphie alphabétique ; puis la célèbre horloge électrique et les machines nécessaires à sa construction ; et plusieurs types de téléphones, dont l'un fonctionnait avec une batterie et l'autre avec une induction. » Il conclut ainsi : « Il ressort de ce qui précède que M. Drawbaugh a pénétré de vastes domaines à la recherche d'informations, et avec quel succès nous laissons aux lecteurs le soin de déterminer. Nous sommes fiers de compter M. D. comme citoyen de notre canton, et nous le considérons digne d'une place en tête de la liste de nos hommes éminents, et nous sommes heureux de lui accorder cette place. »

Ce croquis n'a pas été mentionné dans l'avis de la Cour suprême, mais il a été cité par le juge Wallace, qui a statué contre Drawbaugh devant la cour d'appel, comme étant très significatif. On remarquera que plusieurs types de téléphones sont mentionnés de manière superficielle à la fin de la liste, comme s'il s'agissait d'améliorations par rapport à ce que Bell ou d'autres avaient fait, plutôt que de découvertes originales dues au génie de Drawbaugh lui-même. Cela, cependant, admet une explication. En 1879, lorsque la biographie a été écrite, la valeur commerciale du téléphone était appréciée par très peu de personnes, et n'aurait pas pu être imaginée à Eberly's Mills. Même si Drawbaugh avait fait l'invention, il est possible qu'il l'ait considérée comme moins importante que certains des autres dispositifs qu'il a énumérés, bien que cette théorie n'ait pas été avancée.

Mais il ne faut pas se méprendre sur le ton de l'autobiographie. Elle indique que l'auteur était vaniteux, ignorant et fantasque ; et la liste impressionnante d'inventions ne se révèle pas bonne lorsqu'on l'examine. Aucune d'entre elles ne s'est jamais avérée d'une grande valeur, et l'horloge électrique a été volée dans une encyclopédie que Drawbaugh avait chez lui, une légère amélioration n'ayant été inventée et brevetée par lui. Et pourtant cette horloge était considérée comme sa grande réussite. Il l'a traitée comme une invention originale, l'a vendue à une société organisée pour sa fabrication et a reçu en retour 500 \$ et une part des bénéfices éventuels. Il y a des références contemporaines à ce sujet dans les journaux locaux, dont voici un exemple (il faut partir du principe que le « Lower End » désigne la partie du canton de Lower Allen, dans le comté de Cumberland, dans laquelle se trouve Eberly's Mills) : « Daniel Drawbaugh, d'Eberly's Mills, a inventé une horloge qui convient parfaitement au « Lower End », car elle ne nécessite aucun remontage, la force motrice étant un très petit fil, qui passe dans la cave, et qui est relié à un petit aimant entre les bras du pendule. Il a une de ces horloges dans son atelier qui fonctionne sans interruption depuis deux ans, et, à moins que des courtiers spirituels ou temporels ne se mettent au travail en électricité, elle est vouée à continuer à fonctionner jusqu'à ce que les roues s'usent. Il a également inventé un pendule compensateur, qui n'est pas affecté par les extrêmes de chaleur et de froid, et l'horloge, étant très simple dans sa construction, est vouée à garder l'heure la plus parfaite. Dan a inventé beaucoup de choses, à la fois utiles et décoratives, mais il crie « Eurêka » à propos de "Il est le seul à avoir vu l'horloge, et les curieux et les praticiens seront récompensés de se rendre dans son atelier pour la voir en mouvement. Une autre chose qui les surprendra est la qualité du travail effectué. Les boîtiers sont recouverts et finis dans le meilleur style, et le travail est entièrement fait par lui-même. C'est la plus proche approche du mouvement perpétuel qui ait été réalisée jusqu'à présent, et il n'y a rien de stupide à cela."

Le voisin de Drawbaugh, Ephraim Holsinger, que j'ai déjà cité, a écrit un petit article sur lui en 1875, qui a été publié dans un autre journal de campagne, et la seule invention à laquelle il a fait allusion était « l'horloge électrique sans pile qui est en train d'être construite dans notre ville par Daniel Drawbaugh, pour être exposée au centenaire du 4 prochain. Ce sera l'une des choses dont tout le monde ne rêve pas, et fera honneur à la nation, pour son fonctionnement merveilleusement simple et sa grande commodité. »

Il apparaît donc que Drawbaugh, bien qu'il fût un mécanicien habile et ingénieux, n'a jamais fait preuve, à part le téléphone, d'aucune capacité créatrice ; et l'on peut aussi déduire de l'épisode de l'horloge qu'il n'hésitait pas à faire passer pour sienne, du moins implicitement, une invention qu'il avait tirée d'un livre. La considération suivante est celle de sa prétendue pauvreté. A ce sujet, de nombreuses preuves ont été recueillies de part et d'autre, et chaque dollar qu'il a reçu et chaque cent qu'il a payé de 1867 à 1879 ont été vérifiés et inscrits dans les colonnes appropriées, dans la mesure où la tâche a pu être accomplie. Cela, comme je l'ai déjà suggéré, était un point important dans cette affaire ; car la People's Company et Drawbaugh lui-même ont expliqué sa négligence à demander un brevet par le fait qu'il était absolument incapable de le faire en raison d'une extrême pauvreté. La Bell Company a démontré que pendant la période mentionnée, Drawbaugh a reçu quelques sommes considérables. En 1867 et 1869, il reçut 5 000 \$ de la Drawbaugh Pump Company pour son invention de robinet. En avril 1869, il reçut 1 000 \$ pour la vente d'un autre robinet ; mais il consacra généreusement cette somme à l'achat d'une maison et d'un terrain pour son père. Sur les 5 000 \$, il en investit 2 000 \$ dans l'immobilier et perdit 400 \$ dans une spéculation sur les pommes. Entre 1867 et 1873, il versa 1 200 \$ à la Drawbaugh Manufacturing Company pour des cotisations sur les actions qu'il détenait. En juillet 1873, il reçut 425 \$ en espèces de la société lors de sa liquidation et, en avril 1878, comme nous l'avons déjà vu, il reçut 500 \$ pour l'horloge électrique. Si l'on déduit des sommes ainsi perçues les 2000 \$ que Drawbaugh a payés pour sa maison, les 1000 \$ qu'il a donnés à son père, les 400 \$ qu'il a perdus dans l'investissement dans la pomme et les 1200 \$ qu'il a payés en cotisations boursières, il reste la somme de 2325 \$ qu'il a reçue en dix ans, soit une moyenne de 235 \$ par an. Cette somme n'est pas très élevée, si l'on considère que Drawbaugh avait une famille à entretenir, mais elle s'ajoutait à son salaire de mécanicien. Il ne payait pas de loyer et recevait 110 \$ par an d'un locataire. De plus, il semble avoir été prouvé hors de tout doute qu'il existait diverses façons par lesquelles il aurait pu se procurer les trente-cinq ou les cinquante dollars nécessaires au brevetage de son téléphone. Daniel Fetrow, le forgeron, a eu des relations d'affaires annuelles avec Drawbaugh de 1869 à 1876 et, à la fin de chaque année, lorsque le compte était réglé, le solde était toujours en faveur de Drawbaugh, parfois à hauteur de cinquante dollars. Il avait également un compte courant avec une entreprise de bois de charpente, qui a été dissoute en 1877, lui devant soixante-dix-sept dollars.

Son crédit était bon. Jacob Reneker, par exemple, a témoigné que Drawbaugh était pauvre et qu'il avait eu des dettes envers lui à un moment donné, et qu'il avait eu beaucoup de difficultés à obtenir le paiement. Mais on lui a demandé : « Comment en est-il arrivé à vous devoir de l'argent ? » « Pourquoi », a répondu M.

Reneker dit : « Il vint me voir un jour dans le champ, pendant que je labourais, et me dit qu'il avait besoin de vingt dollars ; je les sortis de ma poche et les lui prêtai, et je mis un bon moment à les récupérer. » Sur les 425 dollars qu'il reçut le 1er juillet 1873, 300 dollars furent immédiatement affectés au paiement d'un privilège sur sa maison. Si donc, comme l'affirmaient Drawbaugh et la People's Telephone Company, il possédait dans son atelier une invention qu'il savait capable de faire de lui l'homme le plus riche de la vallée de Cumberland, il est difficile de croire qu'il n'ait pas obtenu un brevet pour cette invention avec un peu d'argent dont il disposait de temps à autre. La pauvreté, rappelés-le, est la seule excuse qu'il invoque. Il était sans aucun doute pauvre. Sa maison, cependant, était bien meublée : lorsqu'il déménagea, comme il le fit en 1873, de Milltown à Mechanicsburg et retour, il lui fallait douze ou quatorze chevaux pour transporter ses biens et ses effets personnels ; mais il manquait souvent d'argent. Il passait une grande partie de son temps à faire des expériences sans profit, alors qu'il aurait dû travailler à son métier.

Il était insouciant, imprévoyant et toujours endetté. S'il dépassait le gendarme, ce n'était que d'une encolure. Les jugements contre Daniel Drawbaugh étaient fréquemment enregistrés dans les tribunaux locaux ; ses impôts étaient en souffrance et il était parfois pressé de payer un dollar. Samuel Hertzler, un fermier d'Eberly's Mills, a une histoire pathétique à raconter :

« Dan est venu chez moi le soir, raconte-t-il, alors que le lendemain devait avoir lieu l'enterrement de son père. Il voulait savoir si je pouvais lui donner assez d'argent pour payer son voyage. Je lui ai alors demandé s'il partait seul. Il m'a répondu que sa femme devait y aller, mais qu'il craignait de ne pas pouvoir réunir l'argent nécessaire pour

eux deux. Je lui ai posé des questions sur les enfants. Il m'a répondu qu'ils n'avaient pas de vêtements. Je crois que c'est l'excuse qu'il a donnée à propos des enfants : ils n'avaient pas de vêtements appropriés. Je lui ai alors demandé combien coûterait le billet pour Newville, où vivait son père. Il a estimé qu'un aller simple coûterait environ quatre-vingt-dix cents. Je lui ai alors demandé s'il pensait que cinq dollars seraient suffisants. Il m'a répondu que oui. Je lui ai donné cinq dollars, et il m'a donné une facture à payer, en me promettant qu'il la réglerait dans un délai très court. Il ne l'a jamais payée en espèces ; il en a parlé à plusieurs reprises, et m'a dit qu'il avait honte de ne pas pouvoir me payer, mais qu'il la paierait bientôt. »

« Comment a-t-il payé cela, s'il l'a jamais fait ? »

« Je ne pense pas qu'il en ait jamais donné toute la valeur ; il a limé mes scies plusieurs fois et m'a rendu service de cette façon », etc.

George Free a vendu un manteau à Drawbaugh pour 2,50 \$, et il donne le récit suivant de sa troisième tentative pour obtenir le paiement : —

« Dan essaya d'attirer mon attention sur cette machine, et mon attention se porta sur les 2,50 \$. Cet instrument qu'il avait me semblait si insignifiant que, à mes yeux, je pensais qu'il n'était presque rien. Il dit : « George, si j'arrive à faire ce travail... » Je lui dis alors ceci : j'avais toujours en tête qu'il attirait mon attention sur ce genre de bêtise. Je cherchais les 2,50 \$; je ne me souciais pas de sa machine infernale. Je dis alors : « Dan, si tu ne te ridiculises pas, comme tu l'as fait pour le robinet » — « C'est mieux que le télégraphe ; ça marche à l'électricité », me dit-il, je crois. Je n'y prêtai pas attention ; c'étaient les 2,50 \$ que je cherchais. Je dis : « Dan, je cherche les 2,50 \$. » Il dit : « Tu dois être sacrément mal barré. »

« Pas vraiment, Dan », dis-je. Il dit :

« Si vous êtes si mal payé, je vais vous le chercher. » « Très bien, dis-je, c'est une affaire au premier étage. » Puis il dit : « Venez, je vais vous chercher l'argent. » Et nous sommes allés à l'hôtel Yetter, où il a emprunté les 2,50 \$ et me les a donnés.

L'un de ses neveux a témoigné comme suit :

« Il a enterré deux enfants, je crois, le même jour ou presque ; et pendant longtemps, il a eu une fille vivante, un squelette vivant. Je n'ai jamais entendu parler d'une personne aussi légère qu'elle. Il avait une autre fille qu'on pourrait qualifier d'invalides, car elle était sujette à des spasmes. Elle m'a dit qu'on lui avait fait venir beaucoup de médicaments de New York, et que cela lui faisait beaucoup de bien, mais que c'était très cher, et qu'elle en voulait encore, mais qu'ils n'avaient pas l'argent pour les acheter. Dan m'a dit cela aussi. »

Il faut se rappeler que l'objectif de ces témoins était de présenter Drawbaugh comme étant réduit au plus bas état de pauvreté possible ; mais il est probable que les faits qu'ils ont relatés étaient en substance vrais. Certains éléments de preuve ont également été présentés montrant qu'il avait demandé à d'autres de l'aider financièrement à obtenir un brevet ; mais, dans l'ensemble, sa cause a échoué sur ce point crucial. La théorie était, comme cela a déjà été dit, que Drawbaugh connaissait la valeur de son invention et que seule la pauvreté l'empêchait d'en tirer profit. Ce degré de pauvreté n'a pas été établi par les témoins ; et bien que sa réputation d'inventeur fût élevée dans la communauté et qu'une grande somme d'argent ait été dépensée pour fabriquer ses autres appareils, pas un centime n'a été consacré au téléphone. Si l'affaire avait été présentée d'une autre manière, elle aurait peut-être été plus facile à croire. Il n'aurait pas été absolument impossible, par exemple, qu'un mécanicien ingénieux, sans intelligence supérieure et sans plus de connaissances que Drawbaugh, ait pu, en expérimentant l'appareil de Reis pour la reproduction de la hauteur tonale, inventer le téléphone. L'appareil de Reis peut, par un léger changement, être amené à transmettre la parole ; et bien que ce changement soit celui-là même que les personnes les mieux informées en la matière n'auraient pas introduit, il aurait pu être obtenu par accident ou par une conjecture heureuse. Mais il n'est nulle part dit que Drawbaugh ait eu connaissance de l'invention de Reis avant 1876. On affirme que le téléphone est sorti tout seul de son cerveau. Et l'improbabilité ne s'arrête pas là, car on dit qu'il a produit non seulement le téléphone, mais aussi le microphone et l'émetteur à charbon. Avant l'époque de Bell, il avait accompli, si ses témoins ont raison, non seulement ce que Bell avait fait, mais ce que Blake et Edison ont réalisé par la suite. Compte tenu du caractère de Drawbaugh, de sa vie passée et, plus particulièrement, de sa conduite après l'époque de ces prétendues inventions, la Cour suprême a rejeté cette histoire comme étant incroyable.

Trois juges, cependant, ne se prononcèrent pas en faveur de cette affaire. Ils ne pouvaient pas croire que la multitude de témoins (qui étaient pour la plupart des hommes honnêtes, comme l'admettaient les gens de Bell) qui avaient déclaré avoir entendu des conversations par téléphone de Drawbaugh avant 1876, puissent être dans l'erreur. C'est là le point difficile de l'affaire. Le juge Field, l'un des trois membres dissidents de la cour, exprima son sentiment à ce sujet lors des débats. Interrompant l'un des avocats de la compagnie Bell, il dit :

« Je voudrais que vous m'expliquiez la concordance possible de deux ou trois cents témoins sur un fait sur lequel ils ne pouvaient se tromper : qu'ils avaient entendu des paroles. Car il y a des faits qui sont si frappants qu'une fois vus, ils ne s'oublient jamais ; par exemple, dans ma propre expérience, j'ai vu des pierres, un météore tomber. Je ne l'oublierai jamais, bien que je ne puisse pas dire maintenant, si vous me faites prêter serment, à quelle occasion, en traversant le continent, je l'ai vu ; mais je l'ai vu. Je ne l'oublierai jamais. Et je ne pense pas que quiconque ayant jamais entendu des paroles entre des lieux éloignés, transmises par l'électricité, l'oublierait jamais, bien qu'il puisse se tromper sur tous les autres détails. »

En posant cette question, le savant juge a en partie suggéré la réponse, car la réponse de la compagnie Bell a été, premièrement, que certains de ces témoins s'étaient trompés quant à la date de l'événement dont ils se souvenaient, ayant en réalité entendu parler par un téléphone dans l'atelier de Drawbaugh après l'invention de Bell, et non avant ; et, deuxièmement, que Drawbaugh devait avoir un téléphone à fil dans ses locaux. Il n'existe aucune preuve de ce dernier fait, mais il est prouvé qu'un tel téléphone a été utilisé, en 1872 et 1873, dans un atelier de charron, juste en face du sien, et occupé par son frère John, ou « Squire » Drawbaugh.

La querelle faisait rage sur ce point : si Daniel Drawbaugh avait ou non un téléphone électrique fonctionnel à Clover Mill avant 1876. Six cents personnes furent interrogées ; plusieurs mois furent nécessaires pour recueillir leurs témoignages. Les agents des deux parties parcoururent le comté à la recherche de témoins, et le canton de Lower Allen connut pendant des années une sensation telle que peu de communautés agricoles en connurent. Tous les habitants prirent parti, et le procès de « Dan » contre la Bell Company fut débattu chaque soir dans chaque magasin et taverne dans un rayon de trente kilomètres autour d'Eberly's Mills.

L'épisode du bélier hydraulique donne une idée de la minutie avec laquelle le sujet a été étudié et de la nature contradictoire des témoignages évoqués. Un fermier qui habitait à Marysville, non loin d'Eberly's Mills, a juré avoir entendu parler par le téléphone de Drawbaugh à Clover Mill en mai ou juin 1874. Il était sûr de cette date, car la même année il avait commandé un bélier hydraulique à Drawbaugh, et il n'était jamais venu à Clover Mill à aucune autre occasion. La défense a alors apporté des preuves pour prouver que le bélier n'avait pas été acheté avant 1878. Soixante-quinze personnes, pour l'une et l'autre partie, ont été interrogées sur ce point collatéral, tous les voisins à des kilomètres à la ronde ayant été convoqués au tribunal. « Le bélier et les téléphones », a déclaré un témoin de Marysville, « c'est à peu près tout ce dont on parle là-bas maintenant. »

D'autres témoins furent amenés de l'Ouest, et l'un d'eux fut appelé du Dakota pour témoigner qu'il avait vu le bélier hydraulique à la ferme de Kissinger un dimanche après-midi de 1876, alors qu'il allait se promener avec un ami. Il savait que c'était en 1876, car il s'était marié en 1877, et il se souvient que le sujet de conversation entre lui et son ami ce dimanche-là était le prix de la lessive, alors qu'après son mariage ce sujet cessa à ses yeux d'avoir un intérêt pratique. A une certaine époque, en effet, un spectateur indifférent aurait supposé que la question du téléphone avait été abandonnée d'un commun accord, et que le bélier de Cyrus Kissinger avait été substitué comme pomme de discorde. A chaque proposition prouvée par l'un des deux camps, il y avait une réponse de l'autre. Si les gens de Bell faisaient venir un témoin pour témoigner qu'en 1878, alors qu'il roulait sur la grande route, il avait vu des tuyaux en bois prêts à être raccordés au bélier, la défense démontra que le point en question n'était pas visible de la route. La réponse à cette preuve fut une photographie de la ferme prise depuis la route, spécialement pour prouver son inexactitude ; et la réplique à cette réponse fut que la distance est trop grande pour permettre de distinguer une bûche d'une grange ou d'une vache. Lorsque le pasteur des Kissinger témoigna qu'il n'avait jamais vu de bélier hydraulique sur les lieux avant 1878, il apparut lors du contre-interrogatoire que ses visites se limitaient au salon et que, dans la mesure où il ne rôdait pas à l'arrière de la maison, il pouvait y avoir un millier de béliers sur la ferme, pour autant qu'il le sache. Le litige continua ainsi et n'a pas encore été tranché. Il n'est pas mentionné dans l'opinion du juge en chef Waite, et il est douteux que la Cour suprême ait pesé les preuves à ce sujet - douteux même si elle les lisait en entier. Un fait, cependant, fut clairement établi par cet épisode, à savoir l'extrême faillibilité du témoignage humain ; et la même remarque pourrait s'appliquer de manière générale aux sept mille pages imprimées qui constituent les preuves dans le procès.

« Dans les cas où il existe un tel chaos de témoignages oraux, dit le juge Wallace, on constate généralement que le jugement est convaincu par quelques faits et indices principaux [il se réfère principalement à la conduite de Drawbaugh], exposés si clairement qu'ils ne peuvent être obscurcis par des prévarications ou des aberrations de mémoire. De tels faits et indices se trouvent ici, et ils sont si convaincants et convaincants que le témoignage d'une myriade de témoins ne peut prévaloir contre eux. » La Cour suprême a examiné la question sous un angle sensiblement identique. « Nous ne doutons pas », a déclaré le juge, « que Drawbaugh ait pu concevoir l'idée que la parole pouvait être transmise à distance au moyen de l'électricité, et qu'il ait fait des expériences sur ce sujet. Mais prétendre qu'il a découvert l'art de le faire avant Bell serait interpréter le témoignage sans tenir compte des lois ordinaires qui régissent la conduite humaine. »

Cette conclusion est juste et raisonnable, et pourtant elle n'aurait pas été aussi facile à tirer il y a cent ans. Au cours du siècle présent, la valeur du témoignage humain a été examinée comme jamais auparavant, et son appréciation a beaucoup baissé. Les recherches et la critique historiques ont toutes deux contribué à ce résultat. En même temps, l'uniformité de la conduite humaine a été observée et constatée à un degré inimaginable jusqu'à présent, ce qui tend à affaiblir la force du témoignage cumulatif. Il est moins difficile aujourd'hui qu'autrefois de percevoir que lorsqu'un témoin est tombé dans l'erreur, des causes identiques ou similaires peuvent avoir conduit d'autres témoins à commettre la même erreur, et ainsi le témoignage d'une douzaine d'hommes sur un point particulier peut ne pas peser plus lourd que celui d'un ou deux. Je ne veux pas par là que la Cour suprême a statué contre Drawbaugh uniquement parce que sa conduite était incompatible avec ses prétentions et que son cas était si improbable que le témoignage qui l'étayait devait être rejeté comme incroyable. Il y avait des preuves positives contre lui, dont je n'ai pas fait allusion à une partie. Par exemple, la cour a accordé une grande importance au fait que les instruments reproduits par Drawbaugh (dont les originaux constituaient un téléphone parfait, selon les témoignages de ses témoins) ne parvenaient pas à transmettre la parole, sauf de la manière la plus imparfaite et la plus fragmentaire, lorsqu'ils étaient testés en présence des deux parties. Il est également significatif que Drawbaugh lui-même ne précise même pas l'année de la mise au point de son téléphone ; ce sont d'autres personnes qui s'en chargent. Néanmoins, dans l'ensemble, l'affaire a été tranchée sur le fondement qu'il était plus probable que de nombreux hommes honnêtes se soient trompés sur un fait au sujet duquel ils juraient positivement, que qu'un seul homme ait agi comme Drawbaugh est censé l'avoir fait. Ce principe est sain, mais il est si facile à appliquer qu'il pourrait aussi être facilement détourné. Il faut tenir compte des excentricités de la conduite humaine, en particulier lorsqu'un « génie », qu'il soit un inventeur ou un poète, est la personne sous enquête. Daniel Drawbaugh doit être soit un génie, et un génie profondément blessé, soit (et c'est ce qu'implique l'avis de la Cour suprême) un mécanicien facile à vivre, vaniteux, bon enfant et intelligent, qui, soumis à une grande tentation, est tombé, comme d'autres hommes sont tombés.

1888 Autre rapport sur le procès avec Bell vu dans les archives de "Atlantic Magazine", signé H. C. Merwin.

DANIEL DRAWBAUGH.

À environ cinq kilomètres à l'ouest de Harrisburg, en Pennsylvanie, se trouve un petit village, parfois appelé Milltown, mais communément appelé Eberly's Mills. La campagne adjacente est constituée de terres arables, appartenant principalement à de riches fermiers d'origine hollandaise. Le village est très petit, la majeure partie étant incluse dans la propriété du moulin à farine, d'où son nom, et qui comprend le moulin lui-même, une maison en pierre et deux ou trois maisons en bois avec le terrain attenant, le tout couvrant environ dix acres. Les habitants du village sont divers et loin d'être aussi aisés que les fermiers voisins. Outre le meunier et son assistant, il y avait, au début des années 70, Daniel Fetrow, le forgeron, Amos Frownfelter, un journalier, Norman Ivahney, le tonnelier, le vieux John Heck, qui « travaillait avec les fermiers », le commerçant et quelques autres. Henry Yetter tenait autrefois une petite taverne à Eberly's Mills et « s'occupait également de boucherie ». On y restait rarement longtemps, et les résidents changeaient complètement, au moins aussi souvent que la peau humaine se renouvelle, dit-on. Il n'y avait ni charpentier ni cordonnier ; mais, comme l'a déclaré l'un des témoins dans l'affaire American Bell Telephone Company contre People's Telephone Company, « beaucoup bricolaient un peu de temps en temps ». Eberly's Mills n'est pas desservie par une ligne de chemin de fer, mais les villageois prennent les wagons à la gare de White Hill, sur la route de la vallée du Cumberland, à seulement un mile environ de là, d'où ils reçoivent également leur courrier chaque jour à pied, comme l'a fait remarquer avec plaisanterie un autre témoin, qui avait lui-même été « honoré de la fonction de messenger postal ». Le centre des commerces était, bien sûr, le « magasin » qui, comme c'est souvent le cas dans ces quartiers, servait en quelque sorte de club-house pour les habitants masculins. Le samedi soir, on y mangeait des glaces, etc., et la fréquentation était toujours nombreuse. En tant que dépôt commercial, il ne semble pas avoir été un succès. Il changea souvent de mains et fut même presque détruit par une explosion. C'était à l'époque d'Abner Wilson, qui, pour citer à nouveau le témoignage, « y avait stocké un temps, mais un baril de poudre trop près du feu l'a fait exploser, lui ou les marchandises. » Certains s'enflammèrent, d'autres non ; certains brûlèrent avant même de s'enflammer. La carcasse de la maison qui l'abritait fut si complètement détruite qu'il partit pour ne jamais revenir. Après quoi, peut-être un an plus tard, une nouvelle carcasse fut préparée pour stocker quelques articles, dans laquelle Jeremiah Fry conserva quelques articles. C'est tout ce dont je me souviens du magasin d'Eberly's Mills. Il y avait un autre endroit qui servait de lieu de rencontre aux villageois et aux étrangers. Le samedi soir surtout, « nous, les garçons, et un groupe qui s'y réunissait habituellement » jouions souvent tranquillement au « seven-up » ; et il est rapporté qu'une fois, un tir à la dinde y fut organisé. C'était l'atelier de Daniel Drawbaugh, mécanicien et inventeur. Son emplacement était pittoresque. Derrière le moulin à farine, une route, bordée d'herbe et ombragée d'arbres, descendait sur une courte distance jusqu'à un vieux moulin désaffecté, dont une partie abritait l'atelier de Drawbaugh. Cedar Run, le ruisseau qui fait tourner le moulin à farine, coule près de l'atelier et, juste en contrebas, rejoint le ruisseau Yellow Breeches, de sorte que le vieux Clover Mill, comme on l'appelle, se dresse sur une presqu'île. C'est ici que « Dan », comme tout le monde l'appelait, réparait les horloges et les outils de la campagne et inventait, ou du moins fabriquait, ces appareils qui faisaient l'admiration des villageois.

Comme d'autres personnages historiques, Daniel Drawbaugh a été peint avec des couleurs si diverses que les deux portraits peuvent difficilement être attribués au même original. L'objectif de la Bell Telephone Company était bien sûr de le présenter comme un imposteur et un charlatan, et il était également dans son intérêt de prouver qu'il avait toujours eu beaucoup d'argent et qu'il aurait pu facilement se permettre un brevet pour sa prétendue invention du téléphone. Drawbaugh, de la Bell Company, est donc l'homme le plus riche du village, mais un personnage ignorant, sans scrupules, vaniteux et fourbe. L'autre portrait est l'œuvre de la People's Telephone Company, une société qui, en 1879, a racheté les droits de Drawbaugh sur le téléphone et qui se composait initialement de MM. Ivlenun, Loth, Marx, Wolf, Levy et quelques autres. D'après leur récit, le mécanicien d'Eberly's Mills est un homme doté d'un génie inventif remarquable, créateur de nombreux appareils de valeur ; Un homme simple d'esprit, ingénieux et d'une honnêteté irréprochable, qui se consacra pendant de nombreuses années à l'invention du téléphone avec une telle ardeur qu'il sombra dans une pauvreté extrême, et sa famille manqua continuellement du nécessaire. En fait, il était si pauvre, dit-on, qu'il ne pouvait se permettre de déposer un brevet, et c'est pour cette raison que, bien qu'il ait réalisé cette invention dès 1874, elle ne fut connue du grand public qu'en 1879.

Il est évident que ces deux portraits ne sont que des esquisses, et que de nombreux détails peuvent être complétés sans nécessairement porter atteinte à l'un ou l'autre. Le témoignage de Drawbaugh montre clairement que, quoi qu'il soit par ailleurs, c'est un homme intelligent, qui parle bien et qui ne manque pas d'humour. Il a lu tous les ouvrages qui lui sont tombés sous la main, notamment des traités scientifiques ou mécaniques, et est essentiellement autodidacte. Lorsqu'on lui demanda si, dans sa jeunesse, il avait fréquenté une académie ou seulement les écoles publiques, il répondit : « Juste les écoles publiques ; et quand j'y suis allé, elles étaient très publiques. » C'est aussi, sans aucun doute, un homme travailleur, même si une grande partie de son travail a été de bricoler et n'a apporté que très peu de bénéfices, ni pour lui-même ni pour les autres. On lui reprochait constamment de gaspiller son temps en travaux inutiles, alors qu'il aurait pu exercer son métier de mécanicien. Son frère John, communément appelé « Squire » Drawbaugh, lui a souvent reproché ce point. « Quand j'ai découvert », dit-il, « qu'il travaillait sur cette machine parlante, comme on l'appelait alors, j'ai accusé Dan ! sévèrement de perdre son temps avec des inventions absurdes. Je lui ai dit que cela ne servirait à rien, qu'il avait une famille nombreuse et qu'il devrait se consacrer à quelque chose qui subviendrait mieux aux besoins de sa famille qu'en travaillant à ces engins insensés ; que cela ne servirait à rien au final, qu'il était un mécanicien extraordinairement doué, et que tout le monde le savait ; qu'il trouverait facilement du travail et pourrait bien subvenir aux besoins de sa famille. » Mme Drawbaugh n'est mentionnée qu'incidemment, ici et là, mais suffisamment de choses semblent indiquer qu'elle était le principal soutien de la maison. C'est probablement grâce à ses efforts que les enfants étaient bien habillés et la maison bien tenue. Elle prenait des pensionnaires occasionnellement et, en épouse sage et prudente, elle ne consentirait pas à la vente de la propriété si le prix d'achat n'était pas investi dans une autre maison. Mme Drawbaugh désapprouvait naturellement, plus catégoriquement que quiconque, les excès de son mari au magasin ; et, comme il arrive souvent chez les femmes économes et énergiques, elle avait peut-être un côté mégère. Tous les habitants d'Eberly's Mills s'approvisionnaient en eau potable à une source située près du mur de la maison d'Ephraim Holsinger. C'était mauvais d'un point de vue sanitaire, mais cela favorisait les commerces, et Holsinger répète certaines remarques que Mme Drawbaugh avait faites devant lui, alors qu'elle se reposait un instant après avoir rempli son seau. « Je l'ai entendue dire », témoigne-t-il, « que Dan était dans cette vieille boutique, à perdre son temps, tandis que la famille ne savait presque plus comment se procurer de quoi manger. » Elle m'a également confié dans mon bureau qu'elle avait détruit de nombreux appareils photographiques et autres objets dans la maison, afin d'empêcher Dan de les harceler. » Il est également prouvé que Daniel Drawbaugh était un homme sobre.

Personne ne témoigne du contraire, et un témoin déclare : « Je ne crois pas l'avoir jamais vu boire un verre de whisky ; il lui arrivait parfois de prendre un verre de bière, à moins que quelqu'un ne le lui offre. »

Drawbaugh était donc assurément intelligent, drôle, travailleur et sobre.

Quel était par ailleurs son caractère, s'il possédait ou non un génie inventif de haut niveau, et à quel point il était pauvre, je vais essayer de le découvrir tout à l'heure ; mais il serait peut-être bon de le laisser d'abord parler pour lui-même.

En 1878, quelques années après l'époque où, selon sa version, il aurait inventé le téléphone, une histoire du comté de Cumberland, incluant Eberly's Mills, fut publiée, et une courte biographie de Drawbaugh fut imprimée en annexe.

Pour ce privilège, le sujet du croquis paya dix dollars, fournissant lui-même le manuscrit. Il a fait appel à un instituteur pour rédiger le récit et l'a réécrit de sa propre main.

L'original (dont la copie imprimée diffère très peu) est en partie le suivant :

« Daniel Drawbaugh, l'un des plus grands génies inventifs de notre époque (si prolifique en grands hommes), est le sujet de cette esquisse.

Daniel Drawbaugh est né en l'an 1827 dans le village paisible et retiré de Milltown, à cinq kilomètres au sud-ouest de Harrisburg, où il a passé la majeure partie de sa vie active, concevant et produisant, grâce aux conceptions d'un cerveau exceptionnellement fertile, une vingtaine d'inventions, de machines et d'appareils utiles. L'examen d'une liste de ses inventions révèle que les intérêts industriels de la région, durant son enfance, ont orienté ses pensées et motivé ses actions. » Il énumère ensuite une liste de ses inventions comme suit : « Sa première invention fut une scie automatique ; puis un certain nombre de machines utilisées, dans la fabrication de chariots ; puis une machine à percer les tenons de rayon ; puis une machine à scier les tenons ; une machine à joindre les douelles de tonneaux, brevetée en 1851. Cette machine fut largement répandue et ses mérites furent reconnus. Une rectifieuse automatique fut ensuite inventée, pour répondre à la demande créée par l'introduction de la dégauchisseuse ; suivirent plusieurs machines pour la fabrication de douelles et de bardeaux, toutes brevetées en 1855 ; puis des machines pour arrondir, étamer, tailler, dresser et finir l'extérieur des tonneaux furent inventées ; elles furent suivies d'un dispositif pour faire fonctionner les meules, d'un dispositif pour dresser les meules, et d'un dispositif pour élever le grain dans les moulins. Il inventa ensuite et fit breveter quatre améliorations à l'alimentation des plaques à clous ; puis une machine à clous et un nouveau modèle de clous. La photographie retint ensuite son attention.

Il se prépara à agir dans ce domaine en fabriquant son propre appareil photo, en meulant et en ajustant des objectifs achromatiques pour appareil photo. Il prépara les produits chimiques nécessaires et améliora le procédé d'agrandissement des images.

L'électricité et les machines électriques attirèrent ensuite son attention : une machine électrique fut produite, sans tenir compte de la pile galvanique et de la pile électrique ; puis une machine pour la télégraphie alphabétique ; puis la célèbre horloge électrique et les machines nécessaires à sa construction ; et *plusieurs types de téléphones*, dont l'un fonctionnait sur batterie et l'autre par induction.

Il conclut ainsi : « Il ressort de ce qui précède que M. Drawbaugh a exploré de vastes domaines à la recherche d'informations, et nous laissons aux lecteurs le soin d'en juger.

Nous sommes fiers de compter M. D. parmi les citoyens de notre commune, et nous le considérons digne de figurer en tête de liste de nos personnalités, et nous sommes heureux de lui accorder cette place.

Ce croquis n'a pas été mentionné dans l'avis de la Cour suprême, mais il a été cité par le juge Wallace, qui a statué contre Drawbaugh devant le tribunal. ci-dessous, comme étant très significatifs.

On remarquera que plusieurs types de téléphones sont mentionnés de manière superficielle à la fin de la liste, comme s'il s'agissait d'améliorations par rapport à ce que Bell ou d'autres avaient fait, plutôt que de découvertes originales dues au génie de Drawbaugh lui-même.

Ceci, cependant, peut s'expliquer.

En 1879, lorsque la biographie fut écrite, la valeur commerciale du téléphone était appréciée par très peu de gens et n'aurait pu être imaginée à Eberly's Mills. Même si Drawbaugh avait inventé cette invention, il est possible qu'il l'ait considérée comme moins importante que certains des autres dispositifs qu'il a énumérés, bien que cette théorie n'ait pas été avancée. Mais le ton de son autobiographie est indéniable.

Elle indique que l'auteur était vaniteux, ignorant et fantasiste ; et la liste impressionnante d'inventions ne se révèle pas satisfaisante lorsqu'on l'examine. Aucune d'entre elles ne s'est jamais avérée d'une grande valeur, et l'horloge électrique a été volée dans une encyclopédie que Drawbaugh possédait chez lui, seule une légère amélioration ayant été inventée et brevetée par lui. Et pourtant, cette horloge était considérée comme sa plus grande réussite. Il l'a traitée comme une invention originale, en le vendant à une société organisée pour sa fabrication, et en recevant en retour 500 \$ et une part des bénéfices potentiels.

On en trouve des références contemporaines dans les journaux locaux, dont voici un exemple (il faut partir du principe que le « Lower End » désigne la partie du canton de Lower Allen, dans le comté de Cumberland, où se trouve Eberly's Mills) :

« Daniel Drawbaugh, d'Eberly's Mills, a inventé une horloge parfaitement adaptée au « Lower End », car elle ne nécessite aucun remontage. L'énergie motrice est un très petit fil, passant par la cave et relié à un petit aimant entre les bras du pendule. Il possède une de ces horloges dans son atelier, qui fonctionne sans interruption depuis deux ans et, à moins que des courtiers spirituels ou temporels ne se lancent dans l'électricité, elle est vouée à continuer de fonctionner jusqu'à l'usure des roues.

Il a également inventé un pendule compensateur, insensible aux extrêmes de chaleur et de froid, et l'horloge, de construction très simple, est vouée à maintenir le L'heure la plus parfaite. Dan a inventé de nombreuses choses, utiles et décoratives, mais il crie « Eureka » à propos de l'horloge, et les curieux comme les esprits pratiques seront largement récompensés d'aller dans son atelier et de la voir en mouvement.

Une autre chose qui les surprendra est la qualité du travail effectué.

Les boîtiers sont recouverts et finis avec le plus grand soin, et le travail est entièrement réalisé par lui-même. C'est l'approche la plus proche du mouvement perpétuel jamais réalisée, et il n'y a rien d'absurde là-dedans.

Le voisin de Drawbaugh, Ephraim Holsinger, que j'ai déjà cité, a écrit un petit article à son sujet en 1875, publié dans un autre journal de campagne, et la seule invention à laquelle il a fait allusion était « l'horloge électrique sans pile que Daniel Drawbaugh est en train de construire dans notre ville et qui sera exposée au centenaire du 4 prochain ».

Ce sera l'une des choses dont tout le monde ne rêve pas, et Il semble donc que Drawbaugh, bien qu'habile et ingénieux mécanicien, n'ait jamais fait preuve – à part le téléphone – de la moindre créativité ; et l'on pourrait également déduire, de l'épisode de l'horloge, qu'il n'hésitait pas à faire passer pour sienne, du moins implicitement, une invention tirée d'un livre.

La considération suivante concerne sa prétendue pauvreté.

À ce sujet, de nombreuses preuves ont été recueillies de part et d'autre, et chaque dollar qu'il a reçu et chaque centime qu'il a déboursé de 1867 à 1879 ont été vérifiés et consignés dans les colonnes appropriées, dans la mesure du possible.

Comme je l'ai déjà suggéré, il s'agissait d'un point important dans cette affaire ; Pour la People's Company, et Drawbaugh lui-même, expliquèrent sa négligence à déposer un brevet par son extrême indigence.

La Bell Company a démontré que, durant la période mentionnée, Drawbaugh avait perçu des sommes considérables.

En 1867 et 1869, la Drawbaugh Pump Company lui versa 5 000 \$ pour son invention de robinet.

En avril 1869, il reçut 1 000 \$ pour la vente d'un autre robinet ; mais il consacra généreusement cette somme à l'achat d'une maison et d'un terrain pour son père. Sur les 5 000 \$, il investit 2 000 \$ dans l'immobilier et perdit 400 \$ dans une spéculation sur les pommes.

Entre 1867 et 1873, il versa 1 200 \$ à la Drawbaugh Manufacturing Company pour des cotisations sur ses actions.

En juillet 1873, il reçut 425 \$ en espèces de la société lors de sa liquidation, et en avril 1878, comme nous l'avons déjà vu, il reçut 500 \$ pour l'horloge électrique. Si l'on déduit des sommes ainsi perçues les 2 000 \$ que Drawbaugh a payés pour sa maison, les 1 000 \$ qu'il a donnés à son père, les 400 \$ qu'il a perdus dans l'investissement dans les pommes et les 1 200 \$ qu'il a versés en cotisations sur ses actions, il reste la somme de 2 325 \$ qu'il a perçue en dix ans, soit une moyenne de 235 \$ par an. Cette somme n'est pas importante, compte tenu du fait que Drawbaugh avait une famille à charge, mais elle s'ajoutait à son salaire de mécanicien. Il ne payait pas de loyer et recevait 110 dollars par an d'un locataire.

De plus, il semble avoir été prouvé hors de tout doute qu'il aurait pu obtenir de différentes manières les trente-cinq ou cinquante dollars nécessaires au brevetage de son téléphone.

Daniel Fetrow, le forgeron, traitait annuellement avec Drawbaugh de 1869 à 1876, et à la fin de chaque année, lorsque le compte était réglé, le solde était toujours en faveur de Drawbaugh, parfois à hauteur de cinquante dollars. Il avait également un compte courant auprès d'une entreprise de bois, qui fit faillite en 1877, qui lui devait soixante-dix-sept dollars. Son crédit était bon.

Jacob Reneker, par exemple, a témoigné que Drawbaugh était pauvre, qu'il avait eu une dette envers lui à un moment donné et qu'il avait eu beaucoup de difficultés à se faire payer. Mais la question fut posée : « Comment en est-il arrivé à vous devoir cet argent ? » « Pourquoi », répondit M. Reneker, « il est venu me voir un jour dans le champ, alors que je labourais, et m'a dit qu'il voulait vingt dollars. Je les ai sortis de ma poche et les lui ai prêtés, et j'ai mis un bon moment à les récupérer. »

Sur les 425 \$ qu'il reçut le 1er juillet 1873, 300 \$ furent immédiatement affectés au paiement d'un privilège sur sa maison.

Si donc, comme l'affirmaient Drawbaugh et la People's Telephone Company, il possédait dans son atelier une invention qu'il savait capable de faire de lui l'homme le plus riche de la vallée de Cumberland, il est difficilement concevable qu'il n'ait pas obtenu un brevet pour celle-ci avec un peu d'argent dont il disposait de temps à autre. La pauvreté, rappelons-le, est sa seule excuse. Il était sans aucun doute pauvre.

Sa maison, cependant, était bien meublée : lorsqu'il déménagea, comme en 1873, de Milltown à Mechanicsburg, puis de nouveau, il lui fallait douze ou quatorze chevaux pour transporter ses marchandises et ses biens ; mais il manquait souvent d'argent liquide.

Il passait une grande partie de son temps à des expériences infructueuses, alors qu'il aurait dû exercer son métier.

Il était insouciant, imprévoyant et toujours endetté. S'il dépassait l'écurie, ce n'était que d'une encolure.

Les jugements contre Daniel Drawbaugh étaient fréquemment enregistrés par les tribunaux locaux ; ses impôts étaient en souffrance, et il lui arrivait d'être pressé de payer un dollar.

Samuel Hertzler, fermier à Eberly's Mills, a une anecdote pathétique à raconter : « Dan est venu chez moi le soir », dit-il, « le lendemain, alors que les funérailles de son père devaient avoir lieu, et il voulait savoir si je lui donnerais assez d'argent pour payer son voyage. » Je lui ai alors demandé s'il partait seul. Il a dit que sa femme devait y aller, mais qu'il craignait de ne pas pouvoir réunir l'argent pour eux deux. Je lui ai posé des questions sur les enfants. Il a dit qu'ils n'avaient pas de vêtements. Je pense que c'était l'excuse qu'il a donnée à propos des enfants : qu'ils n'avaient pas de vêtements convenables. Je lui ai alors demandé combien coûterait le trajet jusqu'à Newville, où vivait son père, et il a estimé qu'un aller simple coûterait environ quatre-vingt-dix cents. Je lui ai alors demandé s'il pensait que cinq dollars seraient suffisants. Il a répondu que oui. Je lui ai donné cinq dollars, et il m'a donné une somme forfaitaire, en me promettant de payer, en très peu de temps.

Il ne l'a jamais payé en espèces ; il en a parlé à plusieurs reprises et a dit qu'il avait honte de ne pas pouvoir me payer, mais qu'il le perdrait bientôt.

« Comment a-t-il payé cela, s'il l'a jamais fait ? » « Je ne pense pas qu'il m'en ait jamais donné la pleine valeur ; il a limé mes scies plusieurs fois et m'a rendu service de cette façon », etc.

George Free a vendu un manteau à Drawbaugh pour 2,50 \$, et il raconte ainsi sa troisième tentative pour obtenir le paiement : « Dan a essayé d'attirer mon attention sur cette machine, et mon attention était concentrée sur les 2,50 \$. Cet instrument qu'il possédait me semblait si insignifiant qu'à mon avis, il n'était rien. Il dit : « George, si j'y parviens. » Je lui ai alors dit ceci : j'avais toujours en tête qu'il attirait mon attention sur ce genre de bêtise. Je cherchais les 2,50 \$; je me fichais de sa machine infernale. J'ai alors dit : « Dan, si tu ne te ridiculises pas, comme tu l'as fait pour le robinet. » — « C'est mieux que le télégraphe ; ça marche à l'électricité », me semble-t-il avoir dit.

Je n'y ai pas prêté attention ; c'étaient les 2,50 \$ que je cherchais. Je dis : « Dan, je cherche les 2,50 \$. » Il dit : « Tu dois courir comme un dingue. »

« Pas vraiment, Dan », dis-je. Il dit : « Si tu es si mal en point, je te le procurerai. » « D'accord », dis-je ; « c'est le travail du rez-de-chaussée. »

« Puis il dit : « Viens, je vais te chercher l'argent. » « Et nous sommes allés à l'hôtel Yetter, où il a emprunté les 2,50 \$ et me les a donnés. »

Un de ses neveux a témoigné comme suit : « Il a enterré deux enfants, je crois, le même jour, ou presque ; et pendant longtemps, il a eu une fille vivante, un squelette vivant. »

« Je n'ai jamais entendu parler d'une personne aussi légère qu'elle. » « Il avait une autre fille qu'on pourrait qualifier d'invalides, car elle était sujette aux spasmes. » Elle m'a dit qu'on lui avait fourni une grande quantité de médicaments de New York, que cela lui faisait beaucoup de bien, mais que c'était très cher, qu'elle en voulait encore, mais qu'ils n'avaient pas l'argent pour les acheter.

Dan m'a dit ça aussi. Il faut se rappeler que l'objectif de ces témoins était de présenter Drawbaugh comme réduit au plus bas niveau de pauvreté ; mais il est probable que les faits qu'ils ont relatés étaient en substance vrais.

Des preuves ont également été présentées montrant qu'il avait sollicité l'aide financière d'autrui pour obtenir un brevet ; mais, dans l'ensemble, sa cause a échoué sur ce point crucial.

La théorie était, comme cela a déjà été dit, que Drawbaugh connaissait la valeur de son invention et que seule la pauvreté l'empêchait d'en tirer profit.

Ce degré de pauvreté n'a pas été établi par les témoins ; et bien que sa réputation d'inventeur fût élevée dans la communauté et que des sommes importantes aient été dépensées pour la fabrication de ses autres appareils, pas un centime n'a été consacré au téléphone.

Si l'affaire avait été présentée autrement, elle aurait peut-être été plus crédible.

Il n'aurait pas été absolument impossible, par exemple, qu'un mécanicien ingénieur, sans intelligence supérieure ni plus d'informations que Drawbaugh, En expérimentant avec l'appareil Reis pour la reproduction de la hauteur tonale, il aurait dû découvrir l'invention du téléphone.

L'invention de Reis permet, par une légère modification, de transmettre la parole ; et bien que cette modification soit précisément celle que les personnes les mieux informées en la matière n'auraient pas introduite, elle aurait pu être le fruit du hasard ou d'une conjecture.

Mais il n'est nulle part indiqué que Drawbaugh ait eu connaissance de l'invention de Reis avant 1876.

On affirme que le téléphone est né de son propre cerveau.

L'improbabilité ne s'arrête pas là, car il aurait inventé non seulement le téléphone, mais aussi le microphone et l'émetteur à charbon.

Avant l'époque de Bell, il avait accompli, si ses témoins sont exacts, non seulement ce que Bell avait fait, mais aussi ce que Blake et Edison ont accompli par la suite.

Compte tenu du caractère de Drawbaugh, de sa vie passée et, plus particulièrement, de sa conduite après ces prétendues inventions, La Cour suprême a rejeté cette histoire, la jugeant incroyable. Trois juges, cependant, ont exprimé leur désaccord.

Ils ne pouvaient croire que la multitude de témoins (des hommes honnêtes, pour la plupart, comme l'admettaient les gens de Bell) qui avaient déclaré avoir entendu des conversations par téléphone avec Drawbaugh avant 1876 puisse se tromper.

C'est là le point délicat de l'affaire.

Le juge Field, l'un des trois membres dissidents de la Cour, a exprimé son sentiment à ce sujet lors des plaidoiries. Interrompant l'un des avocats de la compagnie Bell, il dit : « Je voudrais que vous m'expliquiez la possible concordance de deux ou trois cents témoins concernant un fait sur lequel ils ne pouvaient se tromper : avoir entendu des conversations. Car certains faits sont si frappants qu'une fois vus, ils ne s'oublient jamais ; par exemple, d'après ma propre expérience : j'ai vu des pierres, une météorite tomber. Je ne l'oublierai jamais, même si je ne peux pas dire maintenant, si vous me faites prêter serment, à quelle occasion, en traversant le continent, je l'ai vu ; mais je l'ai vu. Je ne l'oublierai jamais. Et je ne pense pas que quiconque ayant jamais entendu des conversations entre des lieux éloignés, transmises par électricité, puisse jamais les oublier, même s'il peut se tromper sur tous les autres détails. »

En posant cette question, le savant juge a en partie suggéré la réponse, car la compagnie Bell a répondu, premièrement, que certains de ces témoins s'étaient trompés sur la date de l'événement dont ils se souvenaient, ayant en réalité entendu des conversations par téléphone à L'atelier de Drawbaugh était situé après l'invention de Bell, et non avant. Deuxièmement, Drawbaugh devait avoir un téléphone à fil dans ses locaux.

Il n'existe aucune preuve de ce dernier fait, mais il est prouvé qu'un tel téléphone était utilisé, en 1872 et 1873, dans l'atelier d'un charron, juste en face du sien, occupé par son frère John, ou « Squire » Drawbaugh.

La controverse faisait rage sur ce point : Daniel Drawbaugh possédait-il un téléphone électrique fonctionnel au Clover Mill avant 1876 ?

Six cents personnes furent interrogées ; plusieurs mois furent consacrés à recueillir leurs témoignages.

Les agents des deux parties parcoururent le comté à la recherche de témoins, et le canton de Lower Allen connut pendant des années une sensation comme peu de communautés agricoles en connurent.

Tous les habitants prirent parti, et le procès de « Dan » contre la Bell Company fut débattu chaque soir dans chaque magasin et taverne dans un rayon de trente kilomètres d'Eberly's Mills.

L'épisode du bélier hydraulique permet de se faire une idée de la minutie avec laquelle le sujet fut examiné et de la nature contradictoire des témoignages recueillis. Un fermier de Marysville, non loin d'Eberly's Mills, jura avoir entendu parler Drawbaugh au téléphone de Clover Mill en mai ou juin 1874. Il était certain de cette date, car la même année, il avait commandé un bélier hydraulique à Drawbaugh, et il n'avait jamais visité l'atelier de Clover Mill à aucune autre occasion. La défense apporta alors des preuves prouvant que le bélier n'avait été acheté qu'en 1878.

Soixante-quinze personnes, défendant les deux camps, furent interrogées sur ce point collatéral, et tous les voisins à des kilomètres à la ronde furent convoqués au tribunal. « Le bélier et les téléphones », a déclaré un témoin de Marysville, « c'est à peu près tout ce dont on parle là-haut maintenant. » D'autres témoins ont été amenés de l'Ouest, et un témoin a été convoqué du Dakota pour témoigner avoir vu le bélier hydraulique à la ferme de Kissinger un dimanche après-midi de 1876, alors qu'il se promenait avec un ami. Il savait que c'était en 1876, car il s'était marié en 1877, et il se souvient que le sujet de conversation entre lui et son ami ce dimanche-là était le prix de la lessive, alors qu'après son mariage, ce sujet avait perdu à ses yeux tout intérêt pratique. À une certaine époque, en effet, un spectateur indifférent aurait supposé que la question du téléphone avait été abandonnée d'un commun accord et que le bélier de Cyrus Kissinger avait été substitué comme pomme de discorde. À chaque proposition prouvée par l'un, l'autre répondait.

Si les gens de Bell faisaient venir un témoin pour témoigner qu'en 1878, alors qu'il circulait sur la route, il avait vu des tuyaux de bois prêts à être raccordés au bélier, la défense démontrait que le point en question n'était pas visible de la route.

La réponse à cette preuve fut une photographie de la ferme prise depuis la route, notamment pour prouver son inexactitude ; et la réplique fut que la distance était trop grande pour permettre de distinguer une bûche d'une grange ou d'une vache.

Lorsque le pasteur des Kissinger témoigna n'avoir jamais vu de bélier hydraulique sur les lieux avant 1878, il apparut, lors du contre-interrogatoire, que ses visites se limitaient au salon et que, comme il ne rôdait pas à l'arrière de la maison, il pouvait y avoir un millier de béliers à la ferme, à sa connaissance.

Le litige continua ainsi et reste indécis à ce jour.

Ce point n'est pas mentionné dans l'opinion du juge en chef Waite, et il est douteux que la Cour suprême ait apprécié les preuves à ce sujet, même en les lisant attentivement.

Un fait, cependant, fut clairement établi par cet épisode : l'extrême faillibilité du témoignage humain ; Et la même remarque pourrait s'appliquer de manière générale aux sept mille pages imprimées qui constituent les preuves du procès.

« Dans les cas », a déclaré le juge Wallace, « où existe un tel chaos de témoignages oraux, on constate généralement que le jugement est convaincu par quelques faits et indices principaux [il fait principalement référence à la conduite de Drawbaugh], exposés si clairement qu'ils ne peuvent être obscurcis par des prévarications ou des aberrations de mémoire.

De tels faits et indices se trouvent ici, et ils sont si convaincants et convaincants que le témoignage d'une myriade de témoins ne peut prévaloir contre eux. » La Cour suprême a examiné l'affaire sensiblement du même point de vue.

« Nous ne doutons pas », disait l'avis, « que Drawbaugh ait pu concevoir l'idée que la parole puisse être transmise à distance par l'électricité, et qu'il ait mené des expériences sujet. Mais prétendre qu'il a découvert l'art de le faire avant Bell reviendrait à interpréter le témoignage sans tenir compte des lois ordinaires qui régissent la conduite humaine. »

Cette conclusion est juste et raisonnable, et pourtant, elle n'aurait peut-être pas été aussi facile à atteindre il y a plus d'un siècle.

Au cours du siècle actuel, la valeur du témoignage humain a été examinée comme jamais auparavant, et son estimation a considérablement baissé.

Les recherches et la critique historiques ont toutes deux contribué à ce résultat.

Parallèlement, l'uniformité de la conduite humaine a été observée et constatée à un degré inimaginable jusqu'à présent, ce qui tend à altérer la force du témoignage cumulé :

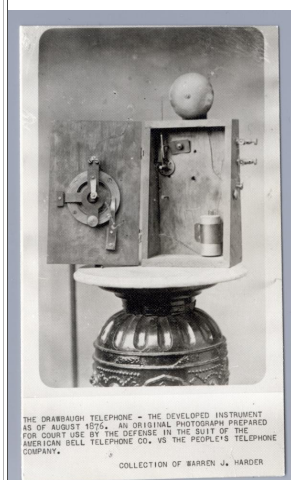
Il est aujourd'hui plus facile qu'autrefois de comprendre que, lorsqu'un témoin a commis une erreur, des causes identiques ou similaires ont pu conduire d'autres témoins à la même erreur. Ainsi, le témoignage d'une douzaine d'hommes sur un point particulier peut ne guère peser plus lourd que celui d'un ou deux. Je ne veux pas insinuer que la Cour suprême a statué contre Drawbaugh uniquement au motif que sa conduite était incompatible avec ses prétentions et que sa thèse était si improbable que le témoignage à l'appui devait être rejeté comme invraisemblable. Il existait des preuves positives contre lui, dont je n'ai pas évoqué une partie.

Par exemple, la cour s'est fortement appuyée sur le fait que les instruments reproduits par Drawbaugh (dont les originaux constituaient un téléphone parfait, selon les témoignages de ses témoins) ne parvenaient pas à transmettre la parole, sauf de manière très imparfaite et fragmentaire, lorsqu'ils étaient testés en présence des deux parties. Il est également significatif que Drawbaugh lui-même ne précise même pas l'année de mise au point de son téléphone ; cette tâche est confiée à d'autres personnes.

Cependant, dans l'ensemble, l'affaire a été tranchée sur le fondement qu'il était plus probable que de nombreux hommes honnêtes se soient trompés sur un fait dont ils ont juré formellement qu'un seul homme ait agi comme Drawbaugh est accusé. Ce principe est valable, mais il est si facile à appliquer qu'il pourrait aussi facilement être détourné. Il faut accorder beaucoup d'importance aux excentricités de la conduite humaine, surtout lorsqu'un « génie », qu'il soit inventeur ou poète, est la personne mise en cause.

Daniel Drawbaugh doit être soit un génie, et un génie profondément blessé, soit (et c'est ce qu'implique l'avis de la Cour suprême) un mécanicien insouciant, vaniteux, bon vivant et intelligent, qui, soumis à une grande tentation, a succombé, comme d'autres hommes.

H. C. Merwin.



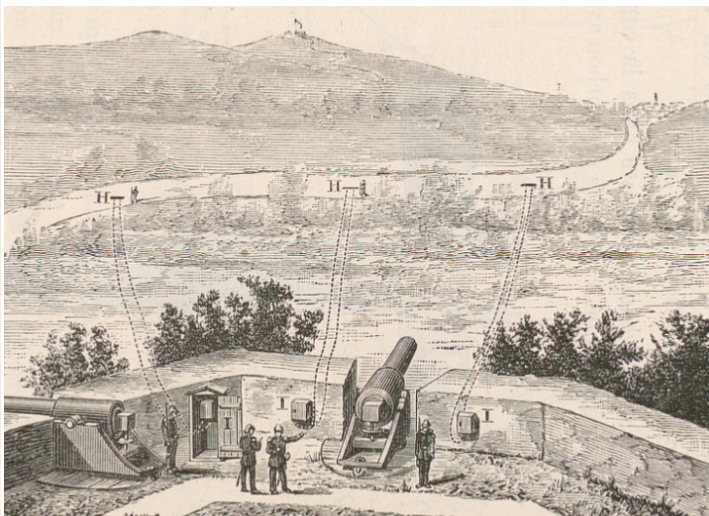
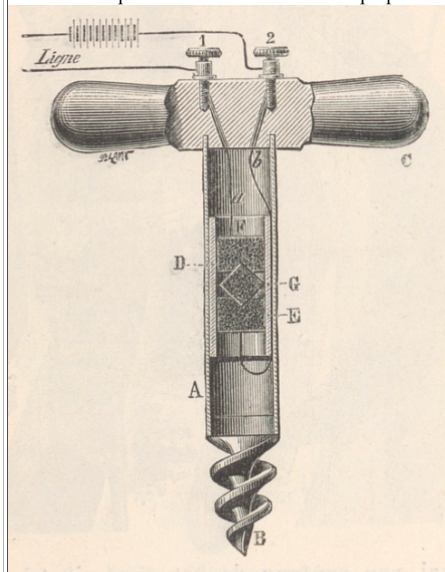
Modèle plus tardif de Drawbaugh

En 1903, Drawbaugh retourna brièvement sur la scène nationale lorsqu'il déclara publiquement qu'il avait inventé la radio avant Marconi.

Drawbaugh est décédé d'une crise cardiaque en 1911, peu après que la compagnie de téléphone Bell lui propose un règlement pour mettre fin à son litige une fois pour toute.

LE MICROPHONE DE CAMPAGNE DE DRAWBAUGH

Perfectionnement dans les appareils téléphoniques principalement destinés à déceler les sons ou les bruits transmis par vibrations à la terre. L'invention de Drawbaugh consiste dans la combinaison d'un microphone à contacts de charbon avec une tarière tubulaire que l'on peut introduire dans la terre. Le microphone étant influencé par les bruits ou sons transmis par vibration à la terre modifie proportionnellement le courant électrique qui le traverse et transmet ses vibrations au récepteur téléphonique.



L'essai peu coûteux de cet appareil très utile, mérite l'attention de nos télégraphistes militaires.